

Anne Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*

Alain Corbin

Citer ce document / Cite this document :

Corbin Alain. Anne Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*.
In: Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome 44 N°2, Avril-juin 1997. pp. 367-369;

https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1997_num_44_2_1871_t1_0367_0000_2

Fichier pdf généré le 10/04/2018

des relations sociales au monde naturel à travers les résistances, les mises en ordre faites des découvertes savantes et des pratiques stratégiques ou administratives. Sa lecture fournit à tous ceux que préoccupe l'avenir de notre environnement ample sujet de réflexion, elle n'est pas détachée du présent. Il y a donc, fort heureusement, encore des Pyrénées.

Daniel ROCHE.

Anne VINCENT-BUFFAULT, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Paris, Le Seuil, 1995, 321 p.

Anne-Vincent-Buffault a entrepris l'étude de ces affinités indéfinissables, hasardeuses et fluides qui se logent dans les interstices des rôles et des positions les plus clairement assignés et qui ordonnent l'exercice de l'amitié. Elle s'interroge sur les conditions historiques de possibilité de ce « bricolage subjectif » ; elle enquête sur ses déterminations, parfois contradictoires ; elle examine les modalités d'agencement des modèles proposés par le riche imaginaire amical de l'Antiquité et de la Renaissance ; elle s'efforce de situer les pratiques de l'amitié dans la gamme des manières d'affirmer une identité.

Le livre s'ouvre par une analyse des écritures de l'amitié et des pratiques que celles-ci révèlent. A partir de 1730, la correspondance entre amis est lieu d'émergence d'un code sentimental qui implique l'abandon des formes de la civilité, l'effusion et la soumission au naturel. La « bonne intelligence » née de la rencontre amicale traduit un refus des liens de dépendance ; elle se situe hors de la sphère des échanges et des contrats. Il s'agit d'une intimité non familiale qui se donne en spectacle, tout en se distinguant des rituels de la mondanité et des cérémonies de l'apparence. Sur tout cela pèse, bien entendu, le modèle proposé par la *Nouvelle Héloïse*.

Au XIX^e siècle, l'exploration des affinités électives s'approfondit. L'amitié se double désormais d'exhortations, de plans de travail en commun, d'exigences épistolaires accentuées et, surtout, d'un effort d'introspection périodiquement relancé par la confiance. C'est alors le temps de « l'amitié intellectuelle formatrice ». Le journal intime, dont la pratique s'intensifie, célèbre les moments forts de l'amitié. Celle-ci n'est plus tant commerce social continu que chaîne d'instant privilégiés. Anne Vincent-Buffault souligne l'ascension de cette « conception granulaire de l'amitié » et l'associativité accrue du pacte amical.

Dès l'aube du XVIII^e siècle, les traités consacrés à l'amitié prolifèrent. On voit dans l'exaltation ou simplement dans l'analyse de ce sentiment, sur lequel Cicéron avait jadis disserté, une façon de proposer d'autres circulations affectives que celles déterminées par le sang, la hiérarchie, l'intérêt ou la passion. Le discours sur l'amitié participe alors de tous ceux qui ressortissent à l'attraction des êtres ou au fluide sympathique. L'amitié est électricité de l'âme. Du même coup, elle possède ses battements de cœur, ses formes de volupté, d'impatience et de jalousie. Comme la passion amoureuse, elle provoque les larmes et les serments ; elle justifie les embrassades. On s'interroge sur ses racines : naît-elle du souci de calmer l'inquiétude et la mélancolie, du jeu de l'amour propre et des intérêts, de la laïcisation du besoin de direction de conscience ou, plus prosaïquement, du désir de délivrer un message à l'opinion ?

Anne Vincent-Buffault relie cette ascension du discours et, semble-t-il, des pratiques de l'amitié à la sociabilité des salons et des cafés. Parler des affinités électives permet une autocélébration de ces lieux de rencontre et d'intimité non familiales. Les discours sur l'amitié participent, en outre, de la constitution d'une sphère publique littéraire. En ces milieux, germe le désir utopique d'une généralisation des pratiques amicales, préfiguration d'un lien social dégagé des hiérarchies et de la dépendance. L'amitié entre ainsi dans le grand rêve de régulation naturelle du social ; elle croise, ici, les discours sur la vertu, l'utilité, la sociabilité.

L'auteur parle peu de la Révolution, si ce n'est pour évoquer le souhait formulé par Saint-Just de la constitution de réseaux d'affinités indissolubles, garants de la communauté que soude le serment.

Dans l'ordre du discours, l'amitié pâtit, par la suite, de l'exaltation de l'amour romantique, du succès de la fraternité et de l'intensification affective des liens conjugaux. Le nombre des traités qui lui sont consacrés diminue ; ceux qui paraissent ne sont plus guère que des recueils de citations tirées des Pères de l'Église ou des grands textes de l'Antiquité romaine. L'amitié paraît s'être raréfiée, cantonnée ; on la concède entre frères et sœurs, entre cousins et cousines, entre couples réunis par les rituels de la sociabilité bourgeoise. Surtout, elle se replie sur ses fonctions éducatives. Le collège et le pensionnat deviennent les théâtres majeurs de l'exercice de l'amitié. Dans ces lieux où la sexualité est bridée, l'amicalité console de la privation du « temps de se dire, d'imaginer, de se recomposer hors du contrôle de l'institution ». En l'absence d'une véritable contre-culture juvénile, le collégien est condamné au bricolage d'une amitié qu'il dessine selon les exemples littéraires qui s'offrent à lui, selon le modèle familial de l'intimité ou selon les formes du complot et de la clandestinité que suggère la révolte contre ces milieux oppressifs. Ici, l'amitié calme les affres de la solitude, desserre les contraintes et, au besoin, apaise la culpabilité. Dans le milieu des collégiens, elle est devenue un véritable rite de passage.

L'apogée de la mixité amicale se situe au XVIII^e siècle. Alors s'élabore, entre homme et femme, une complexe stratégie du sentiment qui exclut l'érotisme. Les conditions de possibilité de ce délicat commerce s'estompent au siècle suivant. La dichotomie qui s'approfondit entre les sexes gêne la pratique d'un langage commun. Des modèles d'amitiés viriles se construisent, selon un subtil mélange de pudeurs et d'impudeurs, qui, tous, ont pour fonction de restreindre l'épanchement. La rodomontade, la scatologie, la grivoiserie des amitiés garçonnières à la Flaubert et la gauloiserie des sociétés chantantes sont autant de moyens de tenir les femmes à distance. Au même moment, des « ascètes laïques », tels Renan et Berthelot, s'efforcent de réduire la relation amicale à la seule communication intellectuelle. A la fin du siècle, se développent les « amitiés partielles », désignées ainsi par Georg Simmel, « qui ne concernent qu'un aspect de la personnalité sans s'immiscer dans les autres ». Ignorantes d'un tel cloisonnement, les femmes ont une tout autre manière de vivre l'intime et de développer leur subjectivité. On les incite à concentrer leurs affections et non à les disperser.

Le XIX^e siècle est aussi le temps de mise en écriture de formes populaires de l'amitié. Toutes disent la difficulté de vivre au présent et le désir de préfigurer un autre monde. A ce propos, Anne Vincent-Buffault avance une thèse convaincante : l'amitié populaire n'est pas seulement, comme on le répète, faite de sociabilité et de convivialité. Elle se dit ; elle s'écrit. Toutes les autobiographies clament la joie des rencontres et des retrouvailles amicales ; toutes s'attardent sur les dialogues qui se déroulent au cours de la promenade entre amis.

Contrairement aux pratiques d'un Ménétra, les amitiés populaires, au XIX^e siècle, s'écartent de la sociabilité traditionnelle. Souvent, elles se dessinent selon le schème de la rencontre formatrice, voire initiatrice. Presque toujours, elles se vivent comme autant de témoignages de la condition plébéienne. Anne Vincent-Buffault passe en revue les nombreux modèles rhétoriques qui permettent de dire ce sentiment : l'autobiographie militante, édifiante, hantée d'exemplarité morale, à la Nadaud, le récit de vie guidé par l'effervescence de la révolte, à la Norbert Truquin, l'effusion qui renoue avec le thème de la sympathie, dont se délectent les saint-simoniens. Mais tout cela renvoie à d'autres modèles de formation de la personnalité que ceux qui ont été analysés dans le cours des précédents chapitres.

Anne Vincent-Buffault a écrit un beau livre. Comme naguère en son étude de l'usage des larmes, l'auteur fait preuve de pénétration, de subtilité. Elle connaît à merveille la gamme des interprétations antérieures consacrées à la sociabilité, à l'espace de la politique, à la passion, à l'âme sensible, à la sexualité, à l'autodidaxie,

aux modes de circulation affective. Elle les utilise tour à tour ; et toutes ces clés — ou presque — fonctionnent. Ce qui n'est pas sans inquiéter le lecteur. On peut, en effet, se demander si la virtuosité avec laquelle l'auteur joue de cette gamme étendue des recours ne traduit pas un certain manque d'audace. A essayer toutes les clés d'un si abondant trousseau, Anne Vincent-Buffault ne se prive-t-elle pas d'en fabriquer ou, plutôt, de percevoir de l'inattendu ? Sans doute pourrait-elle se trouver un peu moins souvent « requise », pour reprendre une expression qu'elle affectionne.

Il n'en reste pas moins que le lecteur admire l'ingéniosité de l'agencement, le relais des interprétations convaincantes, la lucidité aussi concernant l'impossibilité de mesurer l'extension des pratiques évoquées. Certains seront, il est vrai, un peu las de retrouver une litanie de cas bien souvent triturés ; mais on voit mal comment il était possible d'éviter de telles relectures. Malgré l'excessive modestie d'Anne Vincent-Buffault, ce parcours dans le passé des affinités électives s'impose désormais comme un chapitre indispensable de l'histoire des modalités de la construction du sujet moderne.

Alain CORBIN.

Roderick E. MCGREW, *Paul I of Russia, 1754-1801*, Oxford, Clarendon Press, 1992, 405 p.

Cette nouvelle biographie d'un tsar aussi impopulaire parmi la majorité de ses historiographes que parmi ses contemporains ne prétend pas renouveler le sujet par l'apport de sources inédites : l'auteur n'a pas travaillé dans les archives russes et il a puisé l'essentiel de sa documentation originale dans les archives diplomatiques de Londres, de Paris, de Vienne, de Stockholm et du Vatican. Sans viser à une réhabilitation systématique, il a voulu expliquer l'origine des conceptions politiques de Paul plus profondément que par le cliché qui réduit tout à l'opposition du fils à la mère et il a tenté de nuancer la légende du « tyran » trop commode pour justifier le meurtre de 1801. C'est pourquoi le livre commence par la fin : le premier chapitre (p. 1-18) donne un panorama critique des ouvrages consacrés à Paul I^{er} en Russie et en Occident : le livre de M.V. Klotchkov, *Otcherki pravitelstvennoï deiatelnosti vremeni Pavla I (Essais sur l'activité gouvernementale du temps de Paul I^{er})*, Petrograd, 1916, a marqué un tournant en éliminant les ragots pour étudier l'activité législative d'un tsar qui était resté fidèle à la tradition du despotisme éclairé. Cette vision révisionniste a souvent inspiré l'historiographie anglo-saxonne la plus récente, mais l'auteur n'en accepte qu'avec réserves les conclusions : s'il est prouvé que Paul n'était pas cliniquement fou, il n'en reste pas moins qu'il était aussi instable qu'autoritaire, ce qui permet de comprendre pourquoi son despotisme a été finalement tempéré par l'assassinat.

La plus grande partie de l'ouvrage (et la plus neuve) est consacrée à la période qui précède l'avènement (p. 19-191), ce qui est parfaitement légitime puisque Paul a attendu 42 ans avant de régner pendant 4 ans. L'auteur rappelle la tragédie familiale qui a marqué le tsarevitch pour la vie : même s'il est à peu près certain que Pierre III n'était pas son véritable père, il l'a toujours considéré comme tel et il n'a jamais pardonné à sa mère un assassinat dont elle était moralement responsable. Sans avoir jamais conspiré, il a toujours estimé que le trône aurait dû lui revenir de droit, bien que Pierre le Grand eût aboli toute règle de droit en décrétant que le souverain régnant désignerait son successeur : un des premiers soins de Paul I^{er} sera plus tard de rétablir une loi stricte de succession par ordre de primogéniture et cette réforme vivra jusqu'à la chute des Romanov (le très légaliste Nicolas I^{er} n'osera pas se proclamer tsar en décembre 1825 avant la renonciation officielle de son aîné Constantin).

Suivent les années de formation. Bien que Catherine II n'eût guère la fibre maternelle, l'éducation de son fils n'a pas été négligée : son gouverneur, le comte